

LE CHARDONNET



“Tout ce qui est catholique est nôtre”

Louis Veillot

« Pour notre salut »

La question capitale posée à tout homme en ce monde est celle du but de la vie. Nous avons une âme spirituelle qui nous donne la possibilité d'agir librement, de réfléchir et donc de nous interroger sur la vie ici-bas et... après la mort. En effet, notre âme exerce des fonctions spirituelles, qui dépassent la matière ; elle est incorruptible et donc immortelle.

D'autre part le désir de justice, profondément enraciné dans la nature humaine, nous affirme que le bien qui n'a pas été récompensé pendant cette vie doit l'être dans l'autre, et que le mal doit recevoir un juste châtement. Tous les hommes de tous les temps, même les plus reculés, ont cru à ces vérités.

Quant à la foi, elle nous enseigne que pour sauver les hommes séparés de Dieu par leurs péchés, le Fils de Dieu s'est fait homme, comme nous le récitons dans le *Credo* : « est descendu du Ciel, pour nous, les hommes, et pour notre salut. »

Jésus a insisté sur l'importance du salut éternel : « À quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ? » (Mc 8,36). Il nous a enseigné que pour parvenir à la récompense éternelle, il faut être prêt à tous les sacrifices : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; mieux vaut pour toi entrer borgne dans la vie, que

d'être jeté dans la géhenne de feu avec deux yeux. » (Mt 19,9).

Surtout, pour nous aider à comprendre la gravité du péché et combien nos âmes sont précieuses aux yeux de Dieu, il n'a pas hésité à verser son sang jusqu'à la dernière goutte, ce qui faisait dire à saint Paul : « Vous avez été rachetés à grand prix » (1 Cor 6,20).

Pour répandre les fruits de sa rédemption, Notre-Seigneur a fondé l'Église, mais les démons essaient de détruire son œuvre et de nous entraîner avec eux en enfer. Ils travaillent à plonger les hommes dans la boue des plaisirs sensibles pour qu'ils oublient les biens éternels. Ils s'attaquent à l'Église.

On peut dire qu'à notre époque, ils semblent triompher. Le monde moderne se noie dans l'impureté avec une diffusion massive de la pornographie par les nouveaux moyens de communication. L'Église officielle elle-même, infectée par les erreurs modernes, semble avoir abandonné sa mission de prêcher la vérité. On parle de dialogue, on ne veut plus convertir et on décerne des éloges aux fausses religions (cf. *Nostra aetate* ; Déclaration de Balamand, 23 juin 1993).

Nous avons même assisté à une tentative de changement de la morale : on a commencé à ne plus distinguer entre fin première et fin secondaire du mariage. De nouveaux motifs d'an-

nulation ont été inventés, contraires à l'enseignement traditionnel (CJC can.1095), pour parvenir, avec la nouvelle procédure simplifiée d'annulation (*Mitis iudex*, 15 août 2015), à ce que certains ont appelé « le divorce catholique ». On finit par justifier même le concubinage, en autorisant les pécheurs publics à recevoir la sainte Communion (*Amoris laetitia*, 19 mars 2016).

Au milieu de cette décadence, nous avons plus que jamais l'obligation de servir Dieu et de sauver notre âme ! Pour cela, nous devons tout d'abord nous maintenir dans la vérité : méditer la doctrine immuable de l'Église et y conformer notre vie. L'amour réel de Dieu nous conduira alors à agir pour son règne, à œuvrer à la conquête des âmes pour lesquelles Jésus a versé son sang. Un chrétien, surtout aujourd'hui, ne peut pas se contenter de la médiocrité. Nous sommes appelés à être « lumière du monde », « sel de la terre ».

Que cette période d'été soit l'occasion d'utiliser le temps libre pour une vie de prière plus fervente, pour suivre peut-être des exercices spirituels et chercher une union à Dieu plus intense afin que le Seigneur puisse nous utiliser comme des instruments dociles pour transformer notre monde à la lumière de la foi.

Abbé Pierpaolo Maria PETRUCCI

SOMMAIRE

PAGE 1 - Éditorial

par M. l'abbé Pierpaolo Maria Petrucci

PAGE 2 - Déséquilibre en haut lieu

par M. l'abbé Gabriel Billecocq

PAGE 5 - La paroisse sous la cure de l'abbé Heuqueville

par Vincent Ossadzow

PAGE 8 - Leur apprendre les héros, les penseurs et les saints !

par M. l'abbé Jean-Pierre Boubée

PAGE 10 - Une parabole de l'Évangile

par M. l'abbé François-Marie Chautard

PAGE 12 - La vie de paroisse en images

Déséquilibre en haut lieu

Par l'abbé Gabriel Billecocq

Le 9 mai dernier, le pape François s'est exprimé de façon très libre devant ses prêtres et son personnel. « Aujourd'hui, nous avons été appelés à gérer le déséquilibre. Nous ne pouvons pas faire quelque chose de bon, d'évangélique, si nous avons peur du déséquilibre. Il faut que nous prenions le déséquilibre en main : c'est ce que le Seigneur nous dit, parce que l'Évangile – je crois que vous me comprendrez – est une doctrine "déséquilibrée". Prenez les Béatitudes : elles méritent le Prix Nobel du déséquilibre ! C'est l'Évangile. » On ne peut être que surpris à la lecture de ces paroles.

Les mots ont un sens

Peut-être alors faut-il commencer par rechercher les définitions des mots...

Le Larousse universel définit le déséquilibre comme une absence d'équilibre, surtout mental. Au mot déséquilibré, on trouve : celui qui a perdu l'équilibre mental. Et l'exemple donné est le suivant : les criminels sont tous, plus ou moins, déséquilibrés. Ce qui ne veut certes pas dire que tout déséquilibré est criminel !

Ces définitions ne nous avancent pas tellement car il nous faut chercher alors le sens du mot équilibre. Toujours dans le même dictionnaire, on trouve à équilibre : état d'un corps qui, étant au repos, y reste quand on lui applique un système de force. Et un peu plus loin à l'expression "esprit équilibré" le sens donné est le suivant : esprit dont les facultés sont bien distribuées.

Facultés bien distribuées et repos, voilà les mots clés du bon équilibre.

L'homme équilibré

Pour commencer, il faut comprendre l'expression "facultés bien distribuées".

On sait que l'homme possède plusieurs facultés. Certaines sont spirituelles, c'est-à-dire indépendantes de la matière, et ce sont l'intelligence et la volonté. D'autres sont d'ordre sensible et il s'agit principalement des sens, du concupiscible et de l'irascible. Toutes ces facultés sont des capacités, que l'on appelle "puissances" en philosophie. Ca-



Le pape François plaisantant avec un couple de clowns

pacités à atteindre leur objet, à être perfectionnées par ce pour quoi elles sont faites. Ainsi les sens sont les facultés de la connaissance sensible. L'intelligence est pour sa part ordonnée à l'être et au vrai et n'est épanouie que dans la saisie de la vérité. La volonté (comme la liberté) est ordonnée au bien, et c'est dans le bien qu'elle trouve sa perfection. Ainsi, chaque faculté se repose (et c'est la définition de l'équilibre) dans son objet propre.

L'homme équilibré est celui dont les facultés sont bien distribuées. Cela veut dire deux choses. Tout d'abord, c'est l'homme dont les facultés atteignent aisément, facilement, disons même naturellement, leur objet propre.

Mais ce n'est pas tout. Car les multiples facultés que possède

l'homme ne peuvent agir de façon désordonnée entre elles sans nuire au bon équilibre. C'est aussi la définition des facultés bien distribuées : toutes les puissances agissent entre elles avec ordre et harmonie : les sens s'ordonnent à l'intelligence, les passions sont au service de la volonté, et la volonté est elle-même éclairée par la lumière de la vérité qui se trouve dans l'intelligence. Voilà ce que signifie l'équilibre de facultés bien distribuées. Ce n'est qu'à ce prix que se trouve le véritable repos qui caractérise aussi l'équilibre.

La création, chef-d'œuvre d'équilibre

« Vous avez tout disposé avec mesure, nombre et poids » dit le livre de la Sagesse¹. Et c'est ainsi que l'homme créé à l'image de

Dieu jouissait au paradis terrestre d'un véritable bonheur. Le repos même de l'équilibre. Tout était facile parce que tout était ordonné et que les facultés étaient bien distribuées !

La vérité était connue sans difficulté tout en procurant à l'intelligence une véritable joie. La volonté s'épanouissait dans le bien et se soumettait toutes les facultés inférieures. Même les animaux, faveur divine extraordinaire, étaient soumis à l'homme. Le travail que nos premiers parents devaient accomplir dans l'Eden, n'était pas une souffrance ni un labeur. Ils l'accomplissaient avec délectation.

La partie sensible était parfaitement soumise à la partie rationnelle, laquelle, par la grâce divine, était entièrement ordonnée à Dieu. L'homme était au paradis une créature parfaitement équilibrée aussi bien dans son agir que dans son être ! L'œuvre divine finalement...

L'homme dérangé

On connaît ensuite le récit de la chute. Tentée par le serpent, Ève consomma le fruit défendu et le proposa ensuite à Adam qui commit le péché originel.

C'est à ce moment précis que l'ordre est rompu. Cette harmonie que connaissaient nos premiers parents n'existe plus. Les animaux ne leur obéissent plus. Ils sentent monter en eux le désordre de la concupiscence : ils ont honte d'être nus.

Que s'est-il passé ? Il y eut une rupture. En désobéissant au précepte divin, la volonté refusait de se soumettre à Dieu. C'est le premier déséquilibre d'une faculté qui n'est plus bien distribuée, c'est-à-dire qui, n'étant plus soumise au bien supérieur et suprême, perd de ce fait sa bonne ordination à son objet propre. Là où Dieu avait tout fait avec équilibre, l'homme, en voulant s'écarter de la volonté

divine et faire œuvre propre, n'a pu qu'apporter le déséquilibre.

Et ce premier désordre va en engendrer de multiples. En effet, ôtée la clé de voûte, l'édifice s'écroule et les pierres ne sont plus reliées entre elles. Ainsi, ôtée l'ordination à Dieu, clé de voûte de l'édifice humain, chacune des parties devient désorientées et indépendantes.

L'intelligence pratique peine à trouver le juste milieu des actes à accomplir. La volonté s'enferme dans la malice et l'orgueil. La

« L'intelligence pratique peine à trouver le juste milieu des actes à accomplir. La volonté s'enferme dans la malice et l'orgueil. »

concupiscence vit de l'avidité des biens sensibles et matériels et plutôt que d'obéir à la volonté, elle fait d'elle son esclave et recherche ses propres satisfactions indépendamment du tout.

Bref, par le péché, l'âme est d'abord désaxée, désorientée de Dieu. Les facultés sont par conséquent dérangées. Or n'est-ce pas l'adjectif que l'on emploie pour désigner la folie ? Un homme dérangé, n'est-ce pas un fou ? Mais le péché est une vraie folie : en instillant le désordre dans l'âme, il déséquilibre l'homme et le conduit à son propre malheur, à sa perte. Notre société sans Dieu le montre à l'envi.

Ainsi, le déséquilibré, c'est le pécheur !

Restaurer ce qui est malade

En s'incarnant sur la terre, le Fils de Dieu est venu chercher ce qui était perdu. L'homme n'était plus ordonné à Dieu et s'était fait l'esclave du péché et par là du démon. L'œuvre de la rédemption est essentiellement, comme le mot le

signifie, un rachat. L'homme est arraché aux emprises du mal et remis en la possession divine. Il est réordonné à son créateur, remis dans le bon axe.

Mais il faut aussi dire que la rédemption est une œuvre de guérison. La grâce qui remet l'âme en l'état surnaturel (*gratia elevans*) guérit en même temps les blessures intérieures (*gratia sanans*). Car de même qu'en un instant le premier homme a non seulement perdu l'amitié divine mais a aussi subi les conséquences décrites ci-dessus, de même dans son œuvre de restauration, Notre-Seigneur apporte la guérison à l'âme en même temps que l'amitié divine.

C'est la signification du mot Évangile : bonne nouvelle. La nature humaine, profondément blessée et désorientée, a la possibilité de guérir et de se réordonner à Dieu par les promesses de l'Évangile et grâce surtout à l'action du Saint-Esprit, le Sanctificateur par excellence.

Le saint, un déséquilibré ?

Ainsi, dans l'économie de la nouvelle alliance, la sainteté caractérise cette remise en ordre, ce rééquilibrage de toutes les facultés entre elles, à l'égard de leur objet et finalement vers Dieu.

Certes, le saint apparaît souvent (et il l'est en effet) comme un homme qui renonce aux réalités d'ici-bas, et même qui se renonce. Le monde le traitera de fou. Mais « ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes »².

Le renoncement du saint n'est pas la négation de sa nature. Bien au contraire. En nous invitant à le suivre dans la voie du sacrifice, Jésus-Christ nous a indiqué le

¹ Sag 11/21

² I Cor 1, 25



Pie XII en prière ; péchait-il par manque de déséquilibre ?

remède à la concupiscence, c'est-à-dire au désordre et au déséquilibre intérieur, conséquence du péché originel inhérente à toute âme même baptisée. Ainsi compris, le renoncement du saint a un aspect positif : c'est essentiellement un attachement à Dieu. Voilà pourquoi aussi l'austérité de la vie ne va pas sans la pratique de l'oraison mystique, union intime à Dieu.

En pratiquant cette intimité divine, l'âme retrouve l'axe autour duquel toutes ses facultés doivent s'orienter. Dieu est le principe même de l'équilibre intérieur : les facultés retrouvent leur plein épanouissement dans leur objet propre et se trouvent bien distribuées entre elles grâce à cette vie intérieure.

Dieu seul est le repos qui comble l'âme profondément et au-delà même de ses attentes. Or ce repos ne définit-il pas l'équilibre ?

Les conseils évangéliques et les béatitudes énoncées sur la montagne peuvent bien paraître aux yeux du monde comme de la folie. Mais il est impossible d'y voir un déséquilibre. Que ce soient les vœux de religion ou encore les huit

béatitudes, il s'agit de conseils qui, à l'aide de la grâce divine, portent la nature à un degré de perfection sublime.

Le saint est celui qui est totalement ordonné à Dieu : ses facultés sont unifiées dans leur objet. On pourrait dire que seul le saint est équilibré !

Qui donc est déséquilibré aujourd'hui ?

La Croix, « scandale pour les juifs et folie pour les païens »³ est le seul moyen de retrouver l'équilibre en l'homme, malgré les apparences, car la croix est « folie pour ceux qui périssent ; mais pour ceux qui sont sauvés, elle est la puissance de Dieu »⁴. La Croix a recentré l'homme vers Dieu. Elle l'a sauvé. Elle l'a tout simplement équilibré en le retirant de la voie du péché et de la damnation.

Hélas, depuis le deuxième concile du Vatican, et sous l'influence de la doctrine moderniste, la conception de l'homme a été revue. La sainteté elle-même a été redéfinie comme la promotion de la dignité humaine et de toutes les valeurs

libertaires. N'est-ce pas retourner au déséquilibre du premier péché ? On peut alors comprendre que les hommes d'Église ne veulent pas avoir peur du déséquilibre... Ils en vivent. ●

³ I Cor I, 23

⁴ I Cor I, 18

Horaire des messes

Dimanche

- 8h00 : Messe lue
- 9h00 : Messe chantée grégorienne
- 10h30 : Grand-messe paroissiale
- 12h15 : Messe lue avec orgue
- 16h30 : Chapelet
- 17h00 : Vêpres et Salut du Très Saint Sacrement
- 18h30 : Messe lue avec orgue

En semaine

Messe basse à 7h45, 12h15 et 18h30. La messe de 18h30 est chantée aux fêtes de 1^{ère} et 2^e classe.

La paroisse sous la cure de l'abbé Heuqueville

Par Vincent Ossadzow

Le 22 août 1833, l'abbé Louis Heuqueville succède à l'abbé Jean-Baptiste Bridan-Renaud à la cure de Saint-Nicolas. Cette filiation s'avère naturelle : prêtre sous la Terreur, l'abbé Bridan-Renaud avait marié à Paris, clandestinement, les parents de l'abbé Heuqueville. De manière prédestinée, Louis Heuqueville naît un 6 décembre en 1794. Après avoir grandi au sein de la maîtrise¹ de Saint-Merry, il entre avec les premiers élèves du petit séminaire de Saint-Nicolas à son ouverture en 1811. Ordonné prêtre en 1819, l'abbé Heuqueville est affecté dans diverses paroisses du diocèse de Paris (vicaire à Bonne-Nouvelle, aumônier à Bicêtre, curé à Clichy puis à Sceaux).

Développement de la maîtrise paroissiale

À son arrivée, le nouveau curé trouve une maîtrise déjà organisée dans la paroisse, œuvre qu'il continue à développer en complément au petit séminaire voisin. La maîtrise regroupe alors une vingtaine d'enfants, dont une partie logée en internat au presbytère², formée jusqu'en classe de quatrième. Le niveau semble assez bon, puisque le curé fournit à l'abbé Dupanloup un certain nombre d'élèves aptes suivre la troisième au petit séminaire. En 1842, la maîtrise de l'abbé Heuqueville est menacée par les pouvoirs publics, qui l'accusent non seulement de ne pas être autorisée par l'Université³, mais encore d'accueillir des pensionnaires, contrairement aux règlements qui ne prévoient que l'accueil d'élèves externes. Le curé réplique en arguant qu'il n'a fait que poursuivre le maintien d'une maîtrise préexistante à son arrivée et que l'Université tolère ces établissements.

Les troubles de 1848

Quand survient la révolution de 1848, le petit séminaire ne compte plus que 40 élèves de troisième, seconde et rhétorique, les autres étant passés à Notre-Dame-des-Champs. La guerre civile les fait tous repartir dans leurs familles.



Abbé Louis Heuqueville, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet de 1833 à 1869

Les bâtiments sont alors retenus par les pouvoirs publics pour accueillir un hôpital et plus tard une caserne. Prévenu par l'abbé Heuqueville, Mgr Affre demande au curé de Saint-Nicolas d'occuper aussitôt la maison avec les élèves de sa maîtrise paroissiale, ce qui est fait en avril 1848. En juin, ce n'est qu'en installant une ambulance dans le petit séminaire que celui-ci est préservé de l'émeute parisienne.

Pendant trois semaines, au milieu des pierres et des balles, médecins, sœurs de Charité et élèves servant comme infirmiers conservent l'in-

tégrité des lieux avec l'abbé Heuqueville, qui succède au courage de l'abbé Frère, supérieur du petit séminaire qui a affronté dans ces mêmes lieux la révolution de 1830. Le séminaire reçoit les blessés de deux camps indistinctement, sous la surveillance de l'abbé Heuqueville qui prodigue les secours aux corps et aux âmes. Lors de l'octave du Saint-Sacrement, une foule houleuse traîne un jeune garde mobile rue des Bernardins pour le fusiller ; quittant sa stalle, en rochet et étole, le curé arrache le malheureux à ses bourreaux et le cache dans l'église, puis dans le séminaire, jusqu'à ce que la foule s'apaise.

Le séminaire à nouveau réuni à la paroisse

Ayant transféré la maîtrise de Saint-Nicolas au petit séminaire voisin, l'abbé Heuqueville en est

¹ Les maîtrises regroupent à l'époque des enfants pauvres chez qui le curé croit déceler une vocation à l'état ecclésiastique ; apprenant principalement le chant liturgique, ils reçoivent aussi un enseignement scolaire général.

² Le presbytère est alors situé à la hauteur de l'actuel n° 36 de la rue des Bernardins.

³ Jusqu'à la loi Falloux de 1850, l'Université possède le monopole de l'enseignement en France ; les structures privées qui, par exception, délivrent une instruction, doivent alors être autorisées par les pouvoirs publics.



Mgr Auguste-Denys Affre, archevêque de Paris (1840-1848), mort par une balle (perdue ?) lors de la révolution de 1848

nommé supérieur en décembre 1849 par Mgr Sibour, nouvel archevêque de Paris, lui-même ancien professeur au petit séminaire de 1811 à 1814. Pendant six ans, jusqu'en 1854, la paroisse est alors une nouvelle fois unie étroitement à son séminaire, retrouvant par là les usages de Saint-Nicolas avant la Révolution. Les offices sont fréquemment servis par les

élèves, lesquels appellent leur supérieur « Monsieur le curé ».

En restant dans les murs de la rue de Pontoise après la révolution, c'est désormais la maîtrise de Saint-Nicolas qui forme le petit séminaire, mais sans en garder les formes strictes. Les élèves sont mixtes, internes mêlés aux externes, et, arrivés en troisième,

doivent changer d'établissement pour rejoindre Notre-Dame-des-Champs⁴. Le nouveau supérieur n'est toutefois pas aussi bon éducateur que ses prédécesseurs, en particulier comparé à l'abbé Dupanloup. Bien que proche de la jeunesse, l'abbé Heuqueville a des préoccupations quelque peu éloignées de la discipline et de la recherche de l'excellence dans les humanités. En outre, son langage s'apparente davantage à celui du jardin des Plantes qu'à de celui de la Sorbonne. Mais, prêtre pieux et droit, il parvient à faire éclore des vocations sacerdotales et maintient un niveau d'études acceptable. Le volume des élèves remonte à 65 en 1854, année où entre rue de Pontoise le jeune Henri Guéneau, futur curé de Saint-Nicolas, qui fait en un an les classes de cinquième et de quatrième.

Non seulement le curé est supérieur du petit séminaire, mais un vicaire, l'abbé Rompant, est directeur-économe de la maison. Parmi les prêtres professeurs, plusieurs remplissent des fonctions à la paroisse : deux choristes, un maître de cérémonie, un diacre et un sous-diacre d'office. Quant aux élèves, ils font le service tant au chœur de la paroisse qu'à celui de Notre-Dame, double fonction déjà remplie par la maîtrise. La conférence de Saint-Vincent-de-Paul, créée par le curé dans la paroisse, bénéficie au séminaire d'un local où elle fait une classe d'adultes le soir. Cette double direction et de la paroisse et du petit séminaire par l'abbé Heuqueville prend fin en juin 1864, quand Mgr Darboy, nouvel archevêque de Paris, nomme l'abbé Vernhes supérieur de la maison.

⁴ Ce changement est consécutif à la décision, par Mgr Affre en 1845, de déplacer le petit séminaire de Paris à Notre-Dame-des-Champs. Si dans un premier temps, cette succursale ne comprend que les petites classes, elle accueille les grandes classes à partir de 1848.

Développement de la paroisse

Une des grandes œuvres de l'abbé Heuqueville est la création de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, en 1839, 210 ans après la création de la Charité de Saint-Nicolas par sainte Louise de Marillac. Débutent alors les nombreuses œuvres de charité qui perdurent de nos jours : visites aux nécessiteux, vestiaire, bibliothèque et vente de charité.

En 1857, un redécoupage diocésain rééquilibre les territoires des paroisses Saint-Nicolas et Saint-Séverin, à la demande du conseil de fabrique de cette dernière qui avait perdu de la superficie depuis l'instauration du Concordat. Le territoire à l'ouest des rues Galande, des Anglais et Saint-Jean-de-Beauvais est transféré à la paroisse Saint-Séverin.

Embellissement de l'église

Les quatre cloches que nous entendons de nos jours sont baptisées en 1856 par Mgr Sibour. Un calorifère est installé la même année pour chauffer l'église, empêchant désormais les ravages de l'humidité. L'intérieur de l'édifice est nettoyé et on remplace les figures et bustes dans tous les médaillons au-dessus des arcades, qui avaient été détruites antérieurement pendant la Révolution. C'est l'abbé Heuqueville qui offre à la paroisse la croix

et les chandeliers du maître-autel. Il fait également équiper l'église de dix lustres éclairant au gaz, installés en 1864. Le percement du boulevard Saint-Germain, lors des aménagements de Paris décidés par le préfet Hausmann en 1855,

« Le 19 septembre 1869, jour de ses noces d'or sacerdotales, l'abbé Heuqueville rend son âme à Dieu, à l'âge de 74 ans, après avoir gouverné la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet pendant 36 ans. »

nécessite de remanier la chapelle absidale. Les travaux sont exécutés en 1862 par Victor Baltard⁵. La chapelle est ornée de peintures du Second Empire, et le curé décide de la placer sous le patronage de Marie, Reine du Clergé, ouvrant la voie à la confrérie installée par son successeur en 1908.

Le presbytère, boulevard Saint-Germain, est construit de 1867 à 1869 par la préfecture de la Seine. Sur ce terrain, donnant sur l'ancienne impasse du cloître des Bernardins, s'élevaient antérieurement deux immeubles appartenant à l'abbé Heuqueville. Au rez-de-chaussée du nouveau bâtiment se trouvent le logement du concierge, la salle

des archives (servant parfois de réunion au conseil de fabrique) et une boutique louée par la ville de Paris, donnant sur le boulevard. Le premier étage comprend l'appartement du premier vicaire, au sud, et celui du second, au nord. Le deuxième étage est entièrement occupé par les appartements du curé. Le troisième accueille trois appartements pour les vicaires. Le quatrième, sous comble, regroupe les chambres des domestiques et des employés.

Le 19 septembre 1869, jour de ses noces d'or sacerdotales, l'abbé Heuqueville rend son âme à Dieu, à l'âge de 74 ans, après avoir gouverné la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet pendant 36 ans. ●

⁵ Inspecteur des édifices cultuels de la ville de Paris, architecte de l'église Saint-Augustin et des Halles.

Carnet paroissial

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Sophia BOSSUGE	25 mai
Jodie FLAMENT	25 mai
Andy FLAMENT	25 mai
Pierre COCAULT-DUVERGER	31 mai
Eva JACQUENS	1 ^{er} juin
Clovis THERRY	10 juin
Aïna BUNGULIKI	10 juin
Naïna BUNGULIKI	10 juin
Louis REPELLIN	11 juin
Aaron ROUVET	15 juin

Ont contracté mariage devant l'Église

Christophe de LACOSTE LAREYMONDIE avec Monique PUGA	15 juin
Gervase Antony BEVAN avec Alix CHOMEL de JARNIEU	22 juin

Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique

Jeanne (Ginette) CHAUSSONNAUD, 82 ans	6 juin
Maria-Huguette MUS, 96 ans	13 juin
Brigitte BARD, 68 ans	21 juin

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 25 euros De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - À expédier à LE CHARDONNET, 23 rue des Bernardins, 75005 Paris

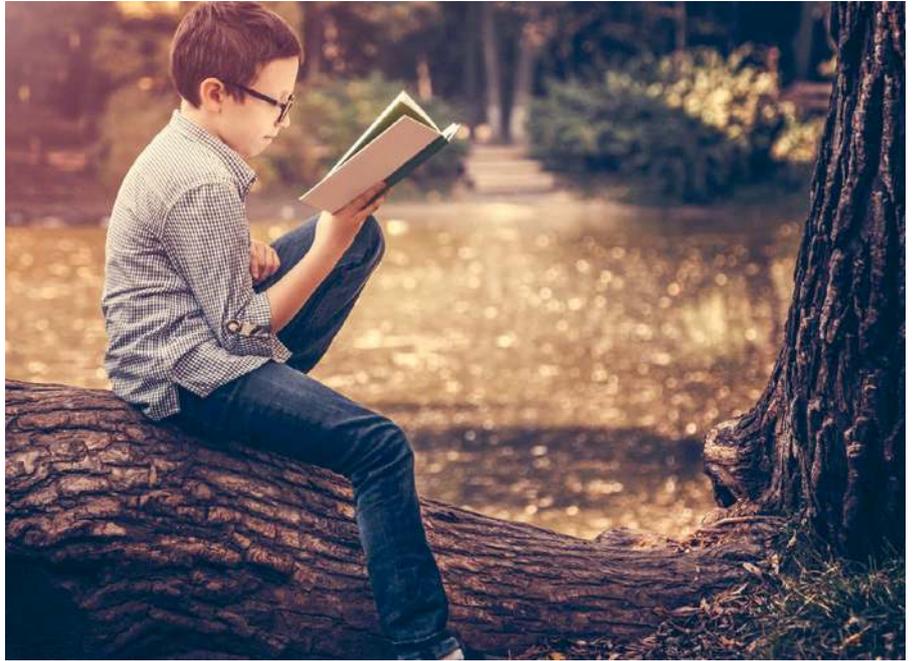
Veillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).

Leur apprendre les héros, les penseurs et les saints !

Par l'abbé Jean-Pierre Boubée

Dès qu'approchent les vacances, parents ou grands-parents font preuve d'imagination : comment occuper tous ces jeunes, pendant un temps si long, surtout quand ils grandissent : camps, séjour chez les grands-parents, repos ou tourisme en famille, parfois même un stage utilitaire...

Mais le long de ces journées qui s'égrenent, que de parents s'affligent de voir leurs adolescents désœuvrés, ou accrochés à des films, à de médiocres jeux sur écrans, à des bandes dessinées vraiment laides et sans richesse... Plus chanceux sont ceux dont les enfants réclament des livres à lire !



Ce temps disponible peut-il apporter quelque enrichissement à leur âme ? Existe-t-il encore des exemples capables de les captiver, de les élever ?

Oui ces héros, porteurs d'idéal, sont à notre porte. Il nous revient de les faire aimer, et donc de les faire connaître. Ne soyons pas étriqués dans notre ambition : bien des héros imaginaires des aventures sur fond historique éveillent le sens de vertu qu'on admire peu à peu avant de les imiter.

Objectivement, nous verrons difficilement notre jeunesse s'enthousiasmer pour des ouvrages savants de réflexion philosophique, historique, ou contre-révolutionnaire, surtout en période de vacances !

Demeurent à leur niveau les spectacles, les visites, les conversations, ou les ouvrages qui montrent plus qu'ils ne démontrent. Cette pédagogie n'est pas des moindres : elle fut celle du Fils de Dieu incarné : Il racontait, prenait des exemples, comme le mauvais riche et le

pauvre Lazare, le bon pasteur... Il aimait les comparaisons : « Je vous le dis : si le grain de blé ne tombe en terre... » Ce mode est accessible à la totalité des hommes. Ce cheminement est plus nécessaire encore lorsqu'il s'agit d'enfants ou d'adolescents. Leur vie se construit sur le triptyque : comprendre, admirer, imiter.

Faut-il pour autant ne s'arrêter qu'à des vies de saints ? Ou aux seuls récits valeureux de victoires chrétiennes ? Doit-on s'interdire de faire travailler leur imagination à propos de héros imparfaits, ou leur fermer les allégories du monde animalier comme celui de La Fontaine ? Il faudrait alors cesser d'appeler le Sauveur le « Lion de Juda » ou « l'Agneau de Dieu » !

La grandeur d'un homme se construit avec une palette de nuances. Bien des personnages, bien des événements historiques révèlent de belles vertus naturelles, terreau qui aide à faire croître l'héroïsme chrétien. Ces dernières sont aptes à susciter l'enthousiasme et parfois, amorcer

de véritables tournants dans la vie. L'enthousiasme d'un chef militaire, l'abnégation d'un héros de roman, le dévouement d'une missionnaire, la sagesse d'un prince, la sagacité d'un justicier modèlent très fortement des esprits à l'âge où tout est à construire. On ne peut négliger davantage ces vertus naturelles que la foi ou la charité des grands saints de l'histoire.

L'antique débat de certains professeurs nous revient à l'esprit : doit-on former l'esprit de nos élèves à la sagesse païenne ou la beauté antique ? Ne faut-il pas mieux se concentrer sur des auteurs plus récents et plus chrétiens ?

Or les maîtres chrétiens ont en général su garder ce socle de la beauté et des vertus pour consolider l'édifice de la grâce. Sans qu'elle soit du même ordre, la nature reflète déjà le Créateur et sert de marchepied à l'œuvre de la grâce.

Des intelligences et des cœurs qui n'ont pas reçu les fondements d'une éducation solide ont une chance moins grande d'épouser

les formes les plus parfaites de la culture chrétienne. N'est-ce pas le risque avéré de l'audiovisuel moderne qui engendre le papillonage psychologique ? Quant aux méthodes et aux programmes modernes de l'enseignement, ils visent explicitement à détruire l'aptitude au christianisme.

John Senior écrivait : « Et que dire de la lecture à la maison ? Plus personne ne lit chez soi. Le mouvement en faveur des "grands classiques", lancé par la génération qui nous précède, n'a pas tant raté son but que rencontré le vide. Les livres eux-mêmes n'étaient pas en cause. Ils étaient bien, selon le mot célèbre de Matthew Arnold, "le meilleur de ce qui a été pensé et dit", mais comme le vin se perd dans une bouteille mal bouchée, les livres se sont perdus dans des esprits qui ne savaient plus lire. Pour changer de comparaison, les graines ont germé, mais le terreau culturel était épuisé. La fécondité des idées de Platon, d'Aristote, de saint Augustin ne peut se manifester que dans le sol d'une imagination saturée de fables et de contes de fées, d'histoires et de poèmes, de romans et d'aventures – Grimm, Andersen, Stevenson, Dickens, Scott, Dumas, et les autres mille bons livres. La tradition occidentale, assimilant tout ce que le monde gréco-romain a porté de meilleur, nous a donné une culture dans laquelle la foi se développe sainement. Depuis la conversion de Constantin, cette culture est devenue chrétienne. Les intelligences et les volontés germent en ce terreau, ce sol est celui de toutes les études littéraires et scientifiques, la théologie incluse sans laquelle elles sont inhumaines et destructrices »¹.

Il constate avec quelle aisance les catholiques ont absorbé les fadaïses de la nouvelle liturgie pour n'avoir jamais pris le temps d'admirer ce qui est beau : « Les catholiques ont accueilli sans même un soupir d'agacement quelques-unes

des pires déformations de leur foi dans l'ordre de la musique, de l'art et de la littérature, parce qu'ils n'ont jamais entendu vraiment le *Tantum ergo* ou l'*Ave maris stella*. Ils ne manquaient pas de foi, mais de musique : elle n'avait jamais eu chez eux la place qui aurait formé leur goût et leur tête. »

« Il revient aux parents de lutter contre l'inculture qui nous gagne quelle qu'en soit la cause. »

Il revient aux parents de lutter contre l'inculture qui nous gagne quelle qu'en soit la cause.

- ♦ Certains sont à la recherche de héros chimiquement purs. Ils ne voudraient que des modèles de sainteté qui font « frémir » : idéaux magnifiques et inaccessibles, mais qui n'éveilleront, malheureusement aucun sentiment plausible dans la jeune génération.
- ♦ Plus nombreux sont ceux qui sont gagnés par la paresse d'éduquer. Faire lire des enfants exige de savoir juger soi-même². On pourrait en dire autant des films qu'on devrait ne permettre qu'avec une certaine parcimonie et un apprentissage du jugement. Que dire de la musique quand elle est absente des horizons familiaux ?

L'éducateur sait mettre en relief tout ce qui peut éveiller l'âme : le héros, le saint, mais aussi l'homme « mauvais », nécessaire à la trame d'une aventure ; ou le héros de tragédie dont le manque d'équilibre est patent. Tout peut permettre à l'éducateur de faire jaillir la lumière. Au moment où il s'appête à parler de Goethe dans son isolement, parodie de la paix, Ernest Hello commente : « Car l'homme qui tombe, tombe dans la direction qu'il devait suivre pour monter.

L'abîme qui menace chaque homme ressemble par sa forme et sa nature, à la hauteur qui attend ce même homme, s'il veut monter. Notre chute a la forme renversée de notre grandeur possible.

Le genre de mal que nous faisons est la parodie directe du genre de bien que nous étions appelés à faire »³.

Nous ne pouvons pas participer à cette révolution culturelle. Nous devons ressusciter et faire connaître les grands exemples et les personnages qui avec leurs maladresses – parfois – ont été animés d'espérances plus hautes. Dépassant les héros de romans, pourquoi ne pas donner connaissance de certains personnages politiques, ou d'auteurs littéraires qui ont apporté leur contribution au combat pour la civilisation ?

L'esprit chrétien se nourrit de tout ce qui élève : vertus, sagesse, héroïsme, ou sainteté. Certains sujets ou certains auteurs sont occultés ou conspués par la société : il est de notre devoir de leur restituer leur honneur. ●

¹ John Senior, *La restauration de la culture chrétienne*, DMM 2001- p. 28-29.

² Nous ne saurions trop recommander *Plaisir de lire*, revue qui depuis des années apportent des résumés et des jugements éclairés sur la littérature pour la jeunesse... et parfois les plus grands. 57 route Nationale – 80160 - Flers sur Noye.

³ Ernest Hello, *Les plateaux de la balance*, Perrin 1923 - p. 267



Une parabole de l'Évangile

Par l'abbé François-Marie Chautard

C'est avec beaucoup de délicatesse et de finesse que Notre-Seigneur manifeste sa miséricorde à l'égard du pécheur repentant, comme dans la parabole de la brebis égarée¹.

Image du pécheur

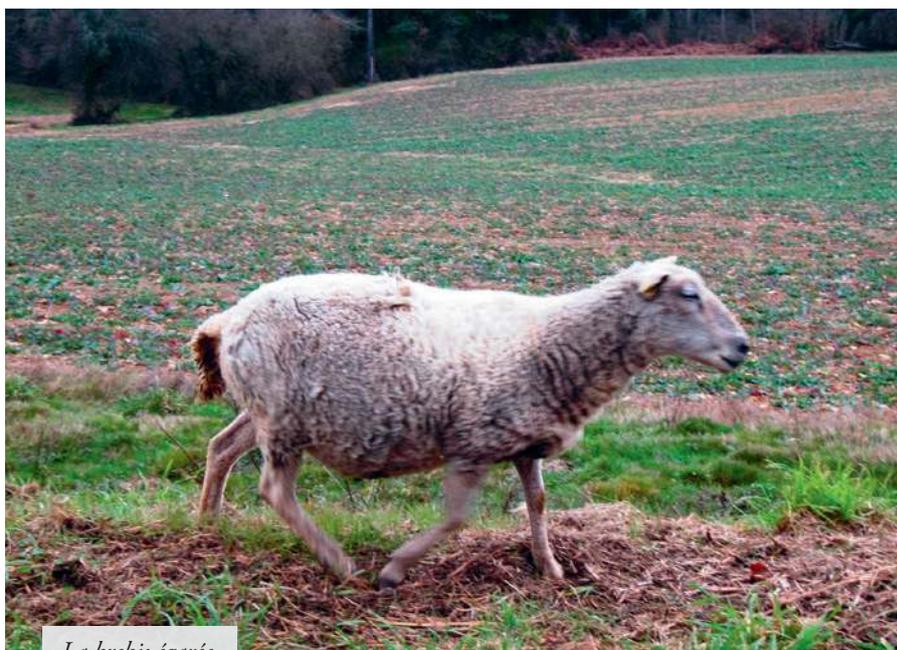
Notre-Seigneur eût pu choisir une image autrement plus sévère pour le pécheur. Tout de même, le pécheur n'est-il pas plus malicieux qu'une brebis aventureuse ? N'y a-t-il pas dans le péché un orgueil qui le dérobe à la grâce de Dieu ? N'y a-t-il pas dans certains péchés la malice d'une âme qui pèche dans la lumière et la pertinacité ? Tout cela, le Christ semble l'écarter de son regard pour ne retenir que la perte de cette brebis. Peu importent le motif et la culpabilité de l'égarément, seul semble compter l'égarément lui-même. Telle est du moins la leçon que Jésus-Christ veut nous faire sentir dans cette parabole.

Il ne faudrait évidemment pas s'imaginer Notre-Seigneur aveuglé par sa bonté au point d'oublier la malice et l'orgueil dont l'humaine nature est coutumière. Mais en comparant le pécheur à une brebis égarée, Notre-Seigneur indique la nature et l'étendue de sa miséricorde. Son cœur est si compatissant envers le pécheur qu'il considère avant tout le danger qu'il encourt dans son funeste égarément, quelle que soit la nature de la faute.

Et ce regard est d'une terrible lucidité. Au-delà de toute méchanceté, de tout orgueil, de toute pertinacité dans le mal, le pécheur est un malheureux qui s'égaré, un homme qui emprunte un sentier mortel, un aveugle qui court à sa ruine et se précipite en enfer.

Égarément comme ignorance

L'image de la brebis égarée suscite naturellement l'idée d'ignorance. La métaphore est limpide : une brebis passe de pâturage en pâturage sans vraiment se rendre compte



La brebis égarée

qu'elle s'éloigne progressivement du troupeau et devient de plus en plus vulnérable aux prédateurs. Il y a un aveuglement dans cette brebis aventureuse. N'est-ce pas le cas de tout homme pécheur ?

Quand Notre-Seigneur dit des Juifs : « ils ne savent pas ce qu'ils font », il voit en eux des hommes qui pèchent par ignorance quel que soit le luxe de miracles par lesquels il leur a manifesté sa divinité.

À un degré moindre, nombre de nos contemporains répondent à ces notes. Ils boivent le péché comme l'eau, oublieux de leurs devoirs envers Dieu. Combien s'attachent à connaître la révélation de Dieu ? Combien honorent Dieu par l'assistance à la messe ? Combien vivent en état de grâce ?

Dirons-nous qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ? D'une certaine ma-

nière, c'est exact. Ils ne voient pas l'étendue de leurs péchés, et s'ils ne se convertissent pas, le Jugement dernier leur occasionnera sans nul doute une certaine surprise. Ils se doutaient de leur faute – sans quoi il n'y aurait nulle culpabilité – mais ils ne pensaient pas que cela fût si grave. Et qui serait à ce point sûr de lui qu'il prétendrait connaître l'étendue de ses fautes ? La parabole de la brebis égarée se marie fort bien avec celle de la poutre et de la paille. Qui n'est lucide sur la paille du voisin et ignorant de la poutre qui encombre sa vue ?

¹ Cette parabole se trouve en Matthieu (Mt 18,12-13) et Luc (Lc 15,3-7). Précisons que la brebis égarée doit être distinguée de la brebis galeuse. Celle-ci n'est pas sortie du troupeau et son influence est nuisible au troupeau tout entier. L'attitude du bon pasteur à son égard sera nécessairement différente de celle qu'il a envers la brebis égarée.

O felix culpa, chante l'exultet. *O beata ignorantia*, pourrions-nous ajouter. En prenant l'image d'une brebis égarée, Notre-Seigneur éclaire le fondement – pris du côté de l'homme – de la miséricorde divine. C'est précisément parce que la vue de l'homme est courte et myope que l'œil de Dieu est si clément et bienveillant. Comme un père qui pardonne à son jeune enfant des bêtises dont ce dernier ne réalise pas vraiment l'importance, Dieu pardonne aux hommes les fautes dont ils ne mesurent pas la gravité.

Loin de fonder la miséricorde divine sur la dignité de la personne humaine, l'évangile la place dans la faiblesse de son esprit...

Nos frères aînés et bien mieux pourvus, les anges, n'ont pas eu droit à une telle indulgence, car plus clairvoyants, leur faute n'en est que plus impardonnable.

L'issue fatale

La brebis égarée est une brebis perdue. Car une brebis égarée court à sa perte. Saint Pierre, usant également d'une métaphore animalière, l'enseigne clairement : le diable, comme un lion dévorant, rôde. Et comme chacun sait, le lion s'attaque en priorité aux animaux isolés du troupeau.

C'est pourquoi la leçon de cette parabole porte plus loin que le pardon. Elle inclut aussi le danger couru par la brebis et la vigilance requise pour l'éviter.

Discrètement, Jésus-Christ avertit son auditeur qu'il ne faudrait pas abuser de la miséricorde divine en se prévalant de cette métaphore de la brebis égarée et en se reposant sur la clémence divine. Au contraire. On pourra toujours excuser la brebis de son inconscience, la plaindre de son ignorance et de sa faiblesse, le pire ne sera pas toujours évité. Sans une intervention providentielle du pasteur, la brebis est vouée à périr inmanquablement sous la dent aiguë et vorace des loups ou des lions. On pourra toujours trouver des excuses aux pécheurs. Il n'empêche. Tout



Mausolée de Galla Placidia (Ravenne)

péché mortel, commis comme tel, et même avec des circonstances atténuantes, conduit en enfer.

Le bon pasteur

En même temps, et c'est l'autre versant de la parabole, Dieu se compare au bon pasteur qui part à la recherche de sa brebis perdue.

Là encore, l'image est choisie à dessein. Un pasteur aime ses brebis, et s'il en manque une, ce pasteur est tout désolé et n'a de cesse de retrouver la brebis égarée.

Ainsi est le cœur de Dieu vis-à-vis des hommes. L'un d'entre eux vient-il à se perdre dans le péché, Dieu s'en inquiète si l'on peut dire. Il « s'émeut » de cette perte, entreprend de retrouver cette âme et ne néglige rien tant qu'il n'a pas retrouvé sa brebis.

Belle image de cette miséricorde divine qui poursuit le pécheur et ne lui laisse pas de répit tant qu'il ne l'a pas ramené sur ses propres épaules. Belle image aussi de la grâce.

Car si la première partie de la parabole est une leçon sur le péché, la deuxième est une instruction sur la grâce secourable de Dieu. Livrée à

elle-même, la brebis perdue est incapable de revenir. Il y faut l'aide de Dieu. De manière comparable, une âme tombée dans le péché mortel est incapable de revenir d'elle-même à Dieu.

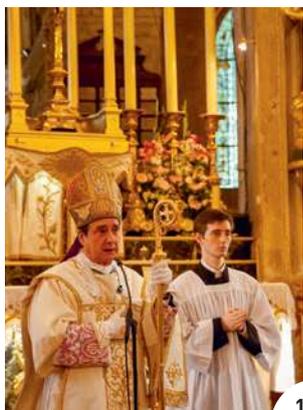
Parallèlement, Notre-Seigneur indique la vraie nature de la miséricorde divine. À l'encontre des protestants qui prônent le seul pardon de Dieu assimilé à un simple « oubli » de la faute, le bon pasteur ne se contente pas de pardonner à la brebis mais la recherche activement et la reconduit dans le troupeau, dans le bien, dans la grâce.

Enfin, le bon pasteur qui va chercher sa brebis pendant que 99 autres sont à l'abri, qui la prend sur ses épaules – et ce n'est pas un petit poids – précise encore l'image des prévenances divines. Comment après une telle leçon divine, avoir peur de la miséricorde de Dieu ? Comment hésiter à revenir à Dieu ? À ouvrir son âme à la grâce du Sauveur ?

Prudence, repentir, confiance, miséricorde divine, telles sont quelques-unes des leçons d'une parabole où apparaît si bien le cœur sacré de Jésus, le divin agneau. ●

La vie de paroisse en images

Riche en cérémonies diverses, le dernier trimestre a vu les confirmations ainsi que les communions solennelles.



1- Mgr de Galarreta durant son homélie. **2-** Prière au Saint-Esprit sur les confirmands. **3-** Le soufflet des témoins courageux du Christ. **4-** De tous âges et de toute nation comme au jour de la Pentecôte. **5-** Le jour de la fête-Dieu, une vingtaine d'enfants ont reçu Jésus pour la première fois. L'après-midi, la grande procession fut l'occasion de professer publiquement la foi chrétienne, et pour les enfants de la première communion, d'honorer spécialement Celui qu'ils avaient reçu le matin. **6-** Le Saint-Sacrement porté par M. l'abbé Gainche.



Jeudi 15 août 2018

Grande procession en
l'honneur de la Sainte-Vierge
dans les rues de Paris

Départ de Saint-Nicolas-
du-Chardonnet à 16h

Le Chardonnet

Journal de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet
23 rue des Bernardins - 75005 Paris
Téléphone : 01 44 27 07 90 - Fax : 09 56 05 57 64
Courriel : stnicolasduchardonnet@free.fr
www.saintnicolasduchardonnet.fr

Directeur de la publication :
Abbé Pierpaolo Petrucci

Maquette et mise en page :
t.chabridon@topazegraphic.com

Imprimerie
Corlet Imprimeur S.A. - ZI, rue Maximilien Vox
14110 Condé-sur-Noireau

ISSN 2256-8492 - CPPAP N° 0321 G 87731

Tirage : 1 300 exemplaires

